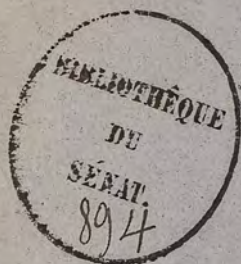


THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THEATRE

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTE, EGALITE

FRATERNITE

GEORGES ET GROS-JEAN,

O U

L'ENFANT TROUVÉ,

FAIT Historique, en un Acte et en Vaudevilles, avec
le Vaudeville noté à la fin,

PAR le Citoyen LÉGER,

REPRÉSENTÉ à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville,
le Mercredi 19 Juin 1793.



Prix vingt sols.

A PARIS,

S E T R O U V E

CHEZ le Libraire du Théâtre du VAUDEVILLE,
ET à l'Imprimerie, rue des DROITS DE L'HOMME,
ci-devant dite du ROI DE SICILE, n°. 44.

1 7 9 3.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les Citoyens

GEORGES, } riches Fermiers. *Dechaume.*
GROS-JEAN, } *Léger.*

Dumout. M. MATHIEU, Juge du Village, *Vertpré.*
GENTIL, Domestique de M. Mathieu, *Carpentier.*

Une NOURRICE, }
Un PARRAIN, } Personnages muets.
Une MARRAINE, }
Un BEDEAU, }

PAYSANS et PAYSANNES.

Les airs notés de la pièce se trouvent chez le Libraire du
Vaudeville, et à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme,
ci-devant dite du Roi de Sicile, n°. 44.

GEORGES ET GROS-JEAN,
OU
L'ENFANT TROUVÉ,

Fait Historique en un Acte.

Le théâtre représente une place de Hameau.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MATHIEU, *seul.*

GENTIL n'arrive point... je suis d'une inquiétude mortelle.... Le moyen dont je me suis servi pour enlever de chez la nourrice le fruit réprouvé d'une foiblesse coupable, aura-t-il réussi ? A quelle extrémité la faute de ma nièce me réduit-elle ! Et combien il m'en coûte pour exposer ce malheureux enfant ! Mais enfin, l'honneur, le préjugé, tout exige ce sacrifice.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Quelle est pourtant sur la terre
L'erreur où l'homme est plongé ?
Envain la raison l'éclaire,
Il ne tient qu'au préjugé,

A

Et ce faux prestige encore
 Étouffant la voix du cœur ,
 Souvent on se déshonore
 Pour conserver son honneur.

Gentil n'arrive point.... Combien ce fatal accident
 m'a changé le caractère, dur, inquiet, soupçonneux,
 tout m'ennuye, tout m'irrite.... (*On entend dans l'éloi-
 gnement la ritournelle de l'air où peut-on être mieux.*) Quels
 sons se font entendre! Ah! c'est le baptême de l'en-
 fant nouveau-né de Georges.... Retirons nous, ce spec-
 tacle touchant ne feroit qu'ajouter à mes peines.

SCÈNE II.

GEORGES, paysans et paysannes.

*On entre en marche.... Le bedeau en avant, la sage-femme
 portant l'enfant, le parrain, la marraine; Georges tenant
 deux jeunes filles sous le bras.*

CHŒUR

AIR : Où peut-on être mieux !

AH! combien il est doux!
 D'voir accroître sa famille!
 D'être père et d'être époux,
 D'aise un bon cœur pétille.
 Notre ami Georges, dans ce jour,
 Reçoit un nouveau fruit d'amour.
 Qu'il est heureux!
 Qu'il est joyeux!

L'hymen comble ses vœux.

Dans ce séjour,

Nous, tour-à-tour

Fêtons l'hymen et l'amour.

G E O R G E S.

En vous remerciant mes enfans.... Nourrice, portez mon petit Georges à la maman ; nous autres, nous allons nous divertir un peu avant dîner.... Dansons mes amis, ça nous donnera de l'appétit.

SCÈNE III.

Les précédens, GROS-JEAN.

GROS-JEAN, *accourant.*

HÉ ben, hé ben ! est-ce que je n'en suis pas ?

G E O R G E S.

Ah ! c'est notre ami Gros-Jean

GROS-JEAN.

Comment, morguenne, je mets mon habit du dimanche pour être de la fête, et v'la comme on m'attend ; bonjour mon cher Georges, ça, compère, j'espère que tu ne te plaindras pas de ton bonheur..... Ta récolte achevée et ta femme accouchée le même jour.

G E O R G E S.

Hé ben, mon ami, ça fait de l'embaras de moins, et un enfant de plus.

GROS-JEAN.

Comme tu es heureux ! je n'en peux pas dire autant, moi qui suis encore garçon.

G E O R G E S .

AIR : *Du vaudeville des Chasseurs.*

Hé ben, il faut t'mettre en ménage,
C'est le seul moyen d'être heureux :
Le Plaisir qu'on goûte à notre âge ,
S'augmente eneor quand on est deux ;
Le triste et froid célibataire
Ne s'ra jamais heureux comm'nous.
Il n'sent pas combien il est doux
D'être à-la-fois , époux et père.

G R O S - J E A N

Mes amis , j'vas mettre les fers au feu , et dans peu
vous entendrez parler de moi.

G E O R G E S .

En attendant ton mariage et notre diner , chantes-
nous quelque petite chanson pour nous mettre en
train.

G R O S - J E A N

Oh ! volontiers , en fait de chansons j'en suis.

G E O R G E S .

Mais qu'ça soit gai , dans ce temps-ci j'avons besoin
d'gaité ; quand le cœur est entrain , les bras sont plus
agiles , et l'ouvrage en va mieux.

G R O S - J E A N .

Puisqu'il s'agit de mariage et de baptême , j'vas vous
en chanter une qui revient à ça comme de cire. Allons....
chorus.

AIR : *De la boulangère.*

Vous savez tous que l'gros Thomas
Courtise Mathurine ,
Ce qu'il lui veut ne se dit pas ,
Mais j'crois que ça s'devine ,
N'est - ce pas ?
Je crois que ça s'devine.

(5.)

Le soir la prenant par le bras ,
Avec elle il chemine ,
Ce qu'il lui dit ne s'entend pas ,
Mais j'crois que ça s'devine ,
N'est-ce pas ?
Je crois que ça s'devine.

Ils vont dans le bosquet là-bas ,
S'asseoir à la sourdine ,
Ce qu'ils y font ne se voit pas ,
Mais j'crois que ça s'devine ,
N'est-ce pas ?
Je crois que ça s'devine.

Mathurine, à ce qu'on dit tout bas ,
D'puis queuqu' mois se chagrine !
La caus' du chagrin n' se dit pas ,
Mais j'crois qu'ell' se devine ,
N'est-ce pas ?
Je crois qu'ell' se devine.

SCÈNE IV.

Les Précédens , GENTIL.

GENTIL.

ALLONS , allons v'la t'y assez de train.

GROS-JEAN.

Ah ! c'est , l'domestique de M. Mathieu.

GENTIL.

Qu'appellez-vous , le domestique !

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

Ce nom là me met en fureur :
Moi domestique ! quel outrage !
Ce n'est point du tout mon ouvrage ,
Moi , domestique ! ah ! fi ! l'horreur !
Honorez mieux mon caractère ,
Et sachez bien tous qu'en ce lieu ,
Je suis , de monsieur Mathieu ,
Conseil et secrétaire.

G E O R G E S .

Ça fait honneur à celui qui t'emploie.

G E N T I L .

Il y a mieux : c'est qu'il me fait étudier pour être
abbé , et peut-être qu'un jour je serai vot' curé.

G R O S - J E A N .

Ça s'ra une paroisse joliment gouvernée.

G E N T I L .

Quoique vous faites tous-ici ! Vous avez donc oublié
que monsieur Mathieu a défendu de danser devant sa
porte.

G E O R G E S .

C'est précisément pour ça que nous y dansons.

G E N T I L .

Hé bien moi j'vous réitère la défense , tout ce bruit
là me dérange.

G R O S - J E A N

En ce cas , tu vas nous faire le plaisir de danser
avec nous.

G E N T I L .

Je ne veux pas danser moi.

G E O R G E S .

Allons donc Gentil , tu fais l'enfant.

AIR : *La femme d'un bon procureur.*

De l'aimable Monsieur Mathieu
L'amitié nous est chère :
Chacun de nous doit en ce lieu
Aspirer à lui plaire,
En son honneur faisons un peu
Danser son secrétaire.

Voyez-vous, comm' monsieur Gentil
A danser met de grace ,
Qu'il est léger, qu'il est Gentil,
Personne n'le surpasse.
Quand monsieur Mathieu voudra-t-il
Qu'il occupe sa place ?

Esprit, gaité, grace, enjouement,
En lui se font connoître,
Nous n'perdrions pas au changement,
Nous y gagnerons peut-être;
Car, mes amis, en fait d'talent
L'élève vaut son maître.

SCÈNE V.

Les précédens, M. MATHIEU.

M. MATHIEU.

QU'EST-CE que c'est, qu'est-ce que c'est que tout
ce tintamare ?

GENTIL.

Monsieur, on me fait danser malgré moi, pendant
que je suis las à ne pouvoir me tenir debout.

M. MATHIEU.

Ça ne m'étonne pas , Georges et Gros-Jean sont les premiers à mettre le désordre par-tout.

GROS-JEAN.

J'vas lui répondre. . . Mais comme vous êtes donc changé , M. Mathieu , vous qu'étiez bon , humain , gai même , vous êtes maintenant dur , inquiet , triste. . . Est-ce qu'il y a du mal à se divertir ?

M. MATHIEU.

Oui , sans doute , il y en a , j'ai défendu de se rassembler devant ma porte , et vous ne devez pas troubler un homme public dans l'exercice de ses fonctions.

GROS-JEAN.

Allons donc , vous plaisantez , la femme de Georges lui a donné un troisième enfant : quand on est bon père on n'en a jamais trop. . . On vient de faire le baptême , et nous nous amusons en attendant le diner.

M. MATHIEU

Vous pourriez tout aussi bien vous amuser ailleurs.

GROS-JEAN.

Pouvez-vous nous parler comme ça ! Comment , vous qu'avez une nièce bonne à marier , est-ce que vous ne serez pas tout fier quand elle vous aura donné un joli petit neveu ? Il ne faut pas avoir d'entrailles , pour être insensible au premier et au plus doux plaisir de la nature.

M. MATHIEU.

Mais je crois que vous me lancez des épigrammes.

GROS-JEAN,

Des épigrammes ! Je ne savons pas ce que c'est. . . J'vous parle franchement , faites en votre profit.

M. MATHIEU.

M. MATHIEU.

AIR: *Pour vous je vais me décider.*

Ne croyez pas encor long-temps
 Narguer un homme de ma sorte.
 Vous apprendrez à vos dépens
 Quel est le respect qu'on me porte.
 Comme je suis à chaque instant
 Votre soutien, votre refuge,
 Sachez que l'intervalle est grand
 Entre un laboureur et son juge.

GROS-JEAN.

Même air.

Vous êt's ici de procureur,
 Dev'nu juge par excellence:
 Je n'suis qu'un pauvre laboureur,
 Entre nous qu'elle différence!
 Les homm's pourtant, sans contredit;
 Sur nous ne prennent pas le change,
 Pour eux, celui qui les nourrit,
 Vaut au moins celui qui les mange.

M. MATHIEU.

Avec ces gens-là, je n'aurai jamais raison.

GEORGES.

Allons enfans, à table, n'dérangeons pas monsieur
 plus longtemps. . . ça, M. Mathieu, sans rancune.

AIR: *On compteroit les diamans.*

Pour si peu n'faut pas se brouiller,
 Ça n'en vaut ma foi pas la peine,
 Dans nos jeux n'v'nez plus nous troubler,
 Vous n'aurez plus d'mauvaise aubaine.
 De nous disposez à loisir,

B

Nous savons vous rendre justice,
Nous n'avons rien à vous offrir,
Mais tout est à votre service.

LE CHŒUR.

De nous disposez à loisir, etc. etc.

SCENE VI.

M. MATHIEU, GENTIL.

M. MATHIEU.

AH! m'en voilà débarrassé... Dieu soit loué...
Tandis que nous sommes seuls, dis-moi... as-tu fait
ma commission?

GENTIL.

Oui, not'maitre.

M. MATHIEU.

Et la nourrice n'a pas fait difficulté de remettre
l'enfant?

GENTIL.

Ah! mon Dieu du tout: l'commissionnaire a remis
la prétendue lettre de la chère mère, dont on ne
connoit pas l'écriture, et elle l'a donné sur le champ.

M. MATHIEU.

Fort bien... Tu l'as enveloppé avec soin.

GENTIL.

Certainement, dans une jolie corbeille toute garnie
de rubans roses... C'pauvre innocent, si vous l'aviez
vu! On auroit dit d'un petit amour.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Il falloit voir pendant la route
Comm' ce pauvre enfant me r'gardoit :
Il m'disoit ben des chos's sans doute ,
Car en me r'gardant il sourioit.
De c'te p'tite créature , si le ciel m'eût fait père ,
Je ne l'expos'rais pas , assurément ,
Et puis , monsieur , qu'dira la mère ,
Quand ell' n'trouvra plus son enfant .

Ell' l'chérissoit tant
C'est un tour méchant ,
J'suis fâché vraiment
D'en étr' l'instrument. Vraiment ,

(*Tenez , monsieur , seulement d'y penser*)

J'vous jure (bis) je vous jure que l'cœur me fend.

M. MATHIEU.

J'en suis très-fâché ; mais la chose étoit indispen-
sable. Où l'a-t-on déposé ?

GENTIL.

Ma foi , monsieur , j'n'en sais rien , l'commissionnaire
s'est chargé de cela.

M. MATHIEU.

Il n'y a donc plus de remède !

GENTIL.

Mais , monsieur , pourquoi donc exposer comm'ça
c't'enfant , à trois mois , quel mal peut-il avoir fait ?

M. MATHIEU.

AIR : *Une fille sage et modeste.*

D'Hirza , ma pupille et ma nièce ,
Le crime encore est ignoré ,
Mais le témoin de sa foiblesse

Le rendroit bientôt avéré.
Ma rigueur est bien légitime,
Et quoiqu'il en coûte à mon cœur,
En écartant le fruit du crime,
A la mère je rends l'honneur.

G E N T I L.

Ah ! ben c'est drôle , par exemple ; si c'tour là rend
l'honneur à mamzelle Hirza , il n'vous en fera pas
beaucoup.

M. M A T H I E U.

C'est bon , c'est bon , trêve de réflexions.

G E N T I L.

Mais , monsieur , pourquoi ne vous en êtes vous pas
pris au cher père ?

A I R : *Des fleurettes.*

Il falloit le poursuivre
Dans des cas si pressans,
Pour leur apprendre à vivre
On dit qu'il faut tuer les gens.

M. M A T H I E U.

Mon ami , la violence
Ne fut jamais de mon goût ,
Moi , j'aime à montrer en tout
De la prudence.

G E N T I L.

C'est plus prudent.

M. M A T H I E U.

Je vais écrire à ma nièce , qui doit être maintenant
arrivée à Paris , pour la préparer par degrés à ce qu'il
faudra qu'elle sache tôt ou tard. Dans une heure , tu
viendras prendre la lettre pour la porter à la poste.

SCENE VII.

GENTIL, *seul.*

C'QUE c'est que d'nous pourtant ! M. Mathieu a une nièce ; c'te nièce a un amoureux ; c't'amoureux la trompe ; sous prétexte d'l'épouser plus vite , les v'la qui sautent à pieds joints par-dessus la cérémonie , et crac , en moins de rien v'la la demoiselle qui devient dame , c'est tout simple . . . Et c'est l'pauvre enfant qu'on punit d'tout ç'a ! Mon dieu , comme c'est mal raisonner ! Est-ce que c'est sa faute à lui ? Est-ce qu'il étoit-là pour empêcher son papa ?

AIR : *De la fanfare de Saint-Cloud.*

Si jamais j'deviens cher père ,
 Et qu'j'aye un' fille à marier ,
 Quand on m'la d'mand'ra , j'espère ,
 Que je n'me frai pas prier ,
 C'est foli' que d'faire attendre ,
 L'bien qu'tôt ou tard faut céder ,
 Puis qu'on finit par le prendre ,
 J'commenç'rais par l'accorder .

Allons , allons , n'pensons plus à ça . J. ça m'attriste trop . Voyons un peu pendant que je suis seul , si les petits pinçons qui sont dans le nid que j'ai trouvé l'autre jour , sont bons à prendre .

AIR : *Du haut en bas.*

Du haut en bas ,
 L'arbre est ben garni de feuillage ,
 Du haut en bas ,

Pourtant assurons ben nos pas !
Car il n's'roit ni prudent ni sage
D'tomber de branchage en branchage ,
Du haut en bas.

Bon. . . m'y v'la bentôt. . . Ah ! j'y suis. . . Oh !
les drôles de petits animaux , les v'la drus , morgué ,
comme père et mère.

SCÈNE VIII.

GEORGES, GROS-JEAN, GENTIL,
sur l'arbre.

GROS-JEAN.

MAIS encore une fois, Georges, tu n'as pas besoin
de venir. . . Je crois que j'irai ben tout seul cher-
cher nos ménestriers.

GEORGES.

Dame , je voulois t'en éviter la peine.

GROS-JEAN.

Attends-moi là. . . je ne serai qu'un instant.

SCÈNE IX.

GEORGES, GENTIL.

GENTIL.

(*La branche casse ,*)

Gentil tombe sans avoir le nid). Ah ! ah ! je suis mort.

GEORGES.

C'EST toi , Gentil ! et d'où sors-tu donc comme ça ?

GENTIL.

Tiens ! d'où je sors ! demandez-moi plutôt d'où je descends.

GEORGES.

Eh ! pourquoi montes-tu sur les arbres , imbécille !

GENTIL.

Il est bientôt temps de me le dire , quand je suis descendu.

GEORGES.

Tu n'es pas blessé ?

GENTIL.

Je ne crois pas ; mais j'ai toujours manqué la jolie petite couvée d'pingons que j'allais dénicher.

GEORGES.

Comment ! grand bêtêt ; c'est à cet ouvrage-là que tu passes ton temps. N'as-tu pas de honte à ton âge ?

GENTIL.

Dame chacun s'amuse comme il l'entend.

G E O R G E S.

Mauvais cœur ! d'aller ainsi troubler des ménages !

G E N T I L.

Ça fait un gros péché , au moins , des ménages de pinçons.

G E O R G E S.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Leurs petits sont pour les oiseaux
Ce qu'est à l'homme sa famille ,
En les soignant sous ces ormeaux ,
Comm' nous d'plaisir leur cœur pétille ,
Sur leurs besoins , sur leur danger ,
Comm' nous la natur' les éclaire ,
Et c'est méchamment l'outrager
Que d'ôter un fils à sa mère.

G E N T I L à part.

V'la t'un discours que je rendrai à M. Mathieu.

G E O R G E S.

Ne ferais tu pas mieux de travailler , un grand garçon comme toi ?

G E N T I L.

AIR : *De la croisée.*

Pour qui m'prenez vous , s'il vous plaît ?
Travailler n'est pas mon usage.
Maman m'a dit que j' n' suis pas fait
Pour jamais yacquer à l'ouvrage.
Je n' sais qu' manger , boire et dormir ,
Je suis paresseux comme un moine ,
C'est pour ça qu' j'apprends à dev'nir ,
Ou prier ou chanoine.

G E O R G E S.

(17)

GEORGES.

Voilà une vocation bien prononcée ; tu t'y prends un peu tard.

GENTIL.

Vous croyez ? eh ben cependant de ce même pas ,
je cours étudier ma leçon.

SCÈNE X.

GEORGES, *seul.*

ADIEU donc , monsieur l'abbé. . . Si ça ne fait pas
hausser les épaules , des choses comme ça. . . . Eh
bea cependant. . .

Même air.

V'la comm' ça s'pratiquoit jadis
Dans plus d'un' maison d'importance ;
Sur ce point-là grands et petits
Furent toujours d'intelligence ;
Dans l'z'enfans on cultivoit bien
Les talens qu'on voyoit paroître ,
Celui qui n'étoit propre à rien
On en faisoit un prêtre.

SCÈNE XI.

GEORGES, GROS-JEAN, *apportant une corbeille.*

GROS-JEAN

GEOORGES, Georges.

GEORGES.

Qu'est-ce qu'il y a ?

C

GROS-JEAN.

Une trouvaille que je viens de faire.

GEORGES

J'en retiens ma part.

GROS-JEAN:

Savoir si ça peut se partager.

GEORGES.

Voyons donc vite ce que c'est.

GROS-JEAN.

Un moment, donne-moi le temps de respirer.

AIR : *C'est un enfant.*

Mon cher, c'est un trésor peut-être
Que le ciel daign' nous départir.

GROS-JEAN.

La belle idée qu' tu nous fais naître,
Georges, puiss'-tu ne pas mentir!

GEORGES.

Mais vas donc plus vite,
Qu' nous voyons tout d' suite
C' que contient ce panier charmant.

ENSEMBLE.

C'est un enfant.

GROS-JEAN.

Eh ben , r'tiens-tu toujours ta part ?

GEORGES.

Pourquoi donc pas ?

GROS-JEAN.

Vois donc , Georges , comme il est joli !

GEORGES.

Chut ! chut ! n'le réveillons pas.

GROS-JEAN.

C'est vrai, nous ne pourrions pas lui donner ce qu'il lui faut pour l'endormir.

GEORGES.

La charmante petite figure!

GROS-JEAN.

Comme c'est intéressant ! ça ne fait que de naître, et c'est déjà malheureux.

GEORGES.

Recouvrons-le, d'peur que le vent ne l'incommode.

GROS-JEAN.

AIR : *Dors cher enfant.*

Dors cher enfant, si le malheur
Assiège déjà ta pénible existence,
Qu'au moins l'sommeil de l'innocence
Ne soit point troublé par la douleur.

GEORGES.

Quel dommage,
Encor en si bas âge.

GROS-JEAN.

Quel dommage,
Encor en si bas âge.

GEORGES.

Qu'il soit abandonné!

GROS-JEAN.

Enfant infortuné!

ENSEMBLE.

Avec tant d'grace en partage,
Pourquoi faut-il qu'il soit né?

GEORGES.

Encor en si bas âge.

GROS-JEAN.

Tant d'grace en partage.

G E O R G E S.

Faut-il qu'il soit abandonné ?

E N S E M B L E.

Dors cher enfant, si le malheur
Assiège déjà ta pénible existence,
Qu'au moins l'sommeil de l'innocence,
Ne soit point troublé par la douleur.

(Ils le posent sur un banc de gazon.)

G E O R G E S.

Dis-donc, compère, que prétends-tu faire de cette
trouvaille-là ?

G R O S - J E A N.

La garder, j'espère.

G E O R G E S.

Toi ! Mais tu n'y penses pas, tu es garçon.

G R O S - J E A N.

Que m'importe ! Est-ce que ça m'empêche de lui
donner une bonne nourrice ? de veiller à ce qu'il ne
lui manque rien, de l'élever quand il sera grand, de
lui apprendre à être un honnête homme et un bon
citoyen ?

G E O R G E S.

Mais enfin, mon cher ami. . .

G R O S - J E A N.

A I R : *Le sommeil fuyoit de mes yeux.*

Oui, j'élev'rai ce cher enfant,
Et mon cœur en jouit d'avance,
Un fils sensible et carressant
S'ra de mes soins la récompense.
Toi, Georges, tu peux t'applaudir

D'être à la fois époux et père :
Si j'n'ai qu' la moitié du plaisir,
J'n'aurai pas la moins chère.

G E O R G E S.

C'est très-bien : mais j'ai retenu ma part du trésor,
et je ferai valoir mes droits.

G R O S - J E A N.

Mon ami, d'or se partage : le plaisir d'une bonne
action ne se cède pas, et je le garde.

G E O R G E S.

Mais songe donc que j'ai une femme, des enfans,
et qu'il trouvera ben mieux chez moi ce qui convient
aux besoins de son âge.

G R O S - J E A N.

Georges, es-tu mon ami ?

G E O R G E S.

Je crois que tu n'en as jamais douté.

G R O S - J E A N.

Eh ben, s'il en est ainsi, ne me conteste pas cet
enfant, c'est la plus grande preuve que j'exige de
ton amitié.

G E O R G E S.

C'est impossible.

G R O S - J E A N.

Impossible !

G E O R G E S.

AIR : *Je brûle de voir ce château.*

Non, non, je n'en démordrai pas,
Mes droits je les reclame ;

G R O S - J E A N.

Dussions-nous en venir aux éclats,
J'tiendrai bon sur mon ame ;
Il m'appartient, je l'ai trouvé.

G E O R G E S.

Je l'ai r'tenu.

G R O S - J E A N.

J'l'ai conservé.

E N S E M B L E.

C'est par moi qu'il doit être él'vé.

G E O R G E S.

Nous plaiderons.

G R O S - J E A N.

Eh ben plaidons !

G E O R G E S.

Eh ben plaidons , la loi , je pense ,

M'accordera la préférence.

G E O R G E S.

Deuxième couplet.

J'n'aurais pas d'un ami qu'j'aimais

Attendu cette épreuve.

G R O S - J E A N.

Mon ami ! tu n'le fus jamais ,

En voilà ben la preuve.

G E O R G E S.

Eh ben ! Nous verrons qui céd'ra.

G R O S - J E A N.

Eh ben ! Nous verrons qui céd'ra.

E N S E M B L E.

Nous verrons qui l'emportera.

G E O R G E S.

Nous plaiderons.

G R O S - J E A N.

Eh ben plaidons !

E N S E M B L E.

Eh ben ! plaidons , la loi , je pense ,

M'accordera la préférence.

G E O R G E S.

C'est ton dernier mot ?

G R O S - J E A N.

Absolument.

G E O R G E S.

Tu ne veux pas arranger l'affaire ?

G R O S - J E A N.

Impossible.

G E O R G E S.

Réfléchis ben à ce que tu fais.

G R O S - J E A N.

C'est tout vu.

G E O R G E S.

Tu t'en repentiras.

G R O S - J E A N.

Jamais.

G E O R G E S.

Eh ben , mon ami , l'juge nous mettra d'accord.

G R O S - J E A N

Comme tu voudras.

G E O R G E S.

Et de ce pas je vais le chercher.

G R O S - J E A N.

Bon voyage.

SCÈNE XII.

G R O S - J E A N, *seul.*

ME séparer de ce pauvre enfant ! Ah ! ben oui. Il n'y a pas une demie-heure que je le connois , et j'y suis attaché comme si j'étois son père. . . . J'dis ben. . . . Son père , en effet , lui a donné une jolie preuve d'amitié. . . . Mais il existe donc des hommes plus cruels que des animaux ! car enfin , l'animal le plus féroce

n'abandonne ses petits que quand ils n'ont plus besoin d'ses secours. . . . Mais seulement de regarder un petit être comme ça , sa foiblesse , ses petites manières , ses caresses ingénues. . . . Il y a de quoi désarmer un tigre. . . . Et on a pu l'abandonner. . . . C'est égal. Vas, mon bon ami, j'te tiendrai lieu de père , et tu n'auras pas perdu au change. . . . Oh ! ce pauvre petit. . . il me sourit tout en dormant ; il a l'air de m'dire. . . ne m'abandonnez-pas. . . . Non , je ne t'abandonnerai pas. . . sans être riche , j'en ai assez pour qu'il ne te manque rien.

A I R : *Vaudeville de l'officier de fortune.*

Il est si doux de pouvoir dire ,
Aujourd'hui j'ai fait un heureux :
Quand ce qu'il a sait lui suffire,
Un bon cœur en trouve pour deux. .
Des biens que le Ciel nous dispense,
Le prix , dit-on , est mensonger :
Moi j'dis qu'ils offrent d'là jouissance
Lorsque l'on sait les partager.

L'homme , à c'qu'on dit , met son étude
A trahir qui l'a bien traité.
J'en conviens , mais l'ingratitude
Honore encor l'humanité ;
Ces raisons peuv'nt être plausibles
Mais ell's ne me séduiront pas ,

(Car enfin)

S'il n'étoit pas des cœurs sensibles ,
Il n'existeroit point d'ingrats.

Mais Georges est ben long-temps chez M. Mathieu. .
Ah ! miséricorde ! mon procès est perdu. . . J'ai mené
l'monsieur un peu lestement tantôt , v'là l'occasion de
s'en venger , il ne la va pas manquer.

A I R :

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*
V'la pourtant quel est notre sort,
Malheureux plaideurs que nous sommes,
De nous donner raison ou tort,
Ça dépend du capric' d'un homme.
Dans cette extrémité, je crois,
Qu'il ne me reste aucun refuge,
L'jug' fait toujours parler la loi,
Rar'ment la loi fait parler l'juge.

SCÈNE XIII.

GEORGES, M. MATHIEU, GROS-JEAN.

M. MATHIEU.

QUEST-CE qu'il y a ? Quest-ce qu'il y a ? On se dispute par ici.

GEORGES.

Voici ce que c'est.

GROS-JEAN.

Monsieur, j'm'en vas vous l'expliquer.

GEORGES.

J'suis l'plaignant, c'est à moi d'parler le premier.

M. MATHIEU

Ah ! maître Gros-Jean fait des siennes. . . Voilà cet homme doux et tranquille. . .

GROS-JEAN

Il ne s'agit pas d'ça ; au fait.

GEORGES.

Eh ben, le voici!

AIR : *Des trembleurs.*

Gros-Jean trouv' dans le village
Un trésor sur son passage,
J'en demande le partage,
Il jur' de me l'accorder :
Mais tout d'un coup v'la l'perfide,
Qui d'tout conserver avide,
Me l'conteste, et se décide
A n'en vouloir rien céder.

GROS-JEAN.

Oui, je trouv' dans le village
Un trésor sur mon passage,
Il en d'mande le partage,
Je jure de l'accorder :
Mais, chose extraordinaire,
Le partag' ne peut pas s'faire,
Et comm' vrai propriétaire
J'ai le droit de tout garder.

M. MATHIEU.

Cette affaire-là est très-délicate. . . Et qu'est devenu
le trésor contesté.

GROS-JEAN.

Est-ce que vous ne le voyez pas sur ce banc ?

M. MATHIEU.

Quoi ! cet enfant ?

GROS-JEAN.

Que j'avons trouvé sous la grand'porte à Thomas.

M. MATHIEU *à part.*

C'est lui-même.

GROS-JEAN.

Eh ben ; ça peut-il se partager ?

M. MATHIEU. *à part.*

Ils se disputent l'honneur de le garder, et moi...
Quel trait de lumière : ô ciel ! Et quelle confusion !

GROS-JEAN.

N'lui parlons pas si rudement, ce ne seroit pas le
moyen de gagner ma cause.

AIR : *Du trio de Félix.*

Prononcez donc, je vous conjure,
Qui de nous gardera le trésor.

M. MATHIEU.

Le préjugé doit avoir tort,
Et mon cœur cède à la nature.

GROS-JEAN.

Je prétends lui servir de père.

GEORGES.

Daignez, d'un mot, combler mes vœux.

M. MATHIEU.

Vous me dictez ce qu'il faut faire
Vous ne l'aurez aucun des deux.

GEORGES et GROS-JEAN.

(*Aucun des deux.*)

Je le nourrirai,
Je l'élèverai,
Et je lui rendrai
Ce qu'en notre enfance

On a fait pour nous.

Je le nourrirai,

Je l'élèverai,

Sa reconnoissance

Quelque jour pour nous,

Des soins les plus doux

S'ra la récompense.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, GENTIL.

GENTIL.

NOTRE maître, vot' lettre est à la poste.

GEORGES.

Et vous croyez vraiment le garder.

M. MATHIEU.

Oui, mes amis, je veux et je dois lui servir de père.

GROS-JEAN.

Vous!

M. MATHIEU.

Bientôt vous connoîtrez les motifs qui m'autorisent à le reclamer.

GEORGES.

Comment, mon ami, nous le souffrirons. . .

GROS-JEAN.

Non certainement!

GENTIL.

Eh! mais. . . est-ce que j'ai la berlue? . . non vraiment. . . c'est. . .

M. MATHIEU.

Chut! Silence.

GEORGES.

Allons, v'la l'autre qui va le réveiller.

GENTIL.

Comment, est-ce que vous auriez changé. . .

M. MATHIEU.

Mais paix donc. . .

G E O R G E S.

Veux tu bien te taire, imbécile.

G E N T I L.

L'diable m'emporte si j'y comprends quelque chose.

G R O S - J E A N.

Comment, vous avez vraiment des raisons....

M. M A T H I E U.

Et de très-fortes; je ne puis pas vous les dire publiquement, mais venez chez moi, et je vous les expliquerai.

G R O S - J E A N.

Vous ne nous trompez pas ?

M. M A T H I E U.

J'en suis incapable.

G R O S - J E A N.

Comment, il faudrait déjà m'en séparer ?

G E O R G E S.

Dame, si tu cèdes, adieu ta paternité.

G R O S - J E A N.

C'est égal. . . . Touchez-là, M. Mathieu, quelques soient vos motifs, vous êtes toujours un brave homme, et cette bonne action-là me reconcilie avec vous.

G E N T I L.

V'la ce qui s'appelle des louanges loyalement gagnées.

SCÈNE XV, et dernière.

Les Précédens, troupes de Villageois et Villageoises.

LE CHŒUR.

AIR : *En plain plan.*

Nous allons r'tourner au champ ,
En plain plan ,
Rantan plan tire lire en plan ,
Par ainsi d'maitre Gros-Jean ,
J'allons finir l'affaire.

GEORGES.

Ce soir chez le compère ,
Nous boirons à plein verre ,
R'tournez aux champs mes enfans ,
En plain plan ,
Rantan plan tire lire en plan ,
De vot ouvrage en mém'-temps ,
Ou vous comptera l'salaire.

GROS-JEAN.

Ecoutez, jeunes filles, chemin faisant, que quelques-unes de vous passent chez la mère Simonne, et lui donnent cet enfant d'la part de M. Mathieu. . . Prenez ben garde qu'il ne lui arrive d'accident.

LES JEUNES FILLES.

AIR : *Ah ! le bel oiseau maman.*

Ah ! le joli p'tit enfant ,
Regard' le donc ma commère :

Ah! le joli p'tit enfant,
Qu'il paroît intéressant.

UNE JEUNE FILLE.

Il est heureux cependant,
Abandonné de sa mère,
De trouver en ce moment
Dans not' juge un second père.

LES JEUNES FILLES.

A ce joli p'tit enfant,
Si monsieur tient lieu de père,
Il a ben raison vraiment.
Car c'est son portrait vivant.

GENTIL *à part.*

Ces demoiselles ont le coup d'œil juste.

GROS-JEAN.

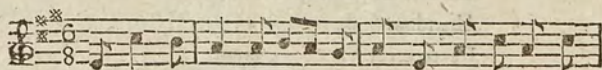
Ça, M. Mathieu, nous cédon's, quoiqu'avec peine ;
mais sur-tout qu'il ne sorte pas du village. Et par recon-
naissance du cadeau que nous vous faisons, veuillez
soigneusement à ce qu'il ne lui manque rien.

M. MATHIEU.

Je vous en réponds : et croyez qu'un jour je me
ferai un devoir de lui apprendre ce que vous avez
voulu faire pour lui.

 VAUDEVILLE.

M. MATHIEU.



Plus de pro-cès, plus de dé-bats, Nous voilà d'accord,
 je l'es-pè-re. A cet enfant si je tiens lieu de pè-re, C'est
 un devoir, ne me l'en-vi-ez pas, D'un trait qui tous deux
 vous ho-nore, Que vo-tre cœur soit sa-tis-fait. La volon-
 té doit compter pour le fait; Tous trois nous y gagnons en-
 co-re, Tous trois nous y gagnons en-co-re.

G E O R G E S.

Mon cher, il n'est qu'un seul moyen
 De r'trouver ce que tu regrette,
 A femme sage, sensible et discrète,
 Il faut t'unir par un tendre lien;
 Mais dans les devoirs qu'il impose,
 L'hymen veut être satisfait:
 La volonté n'compt' jamais pour le fait,
 Il veut encor' quelqu'autre chose.

GROS-JEAN.

D'un trait connu, sans ornemens,
Quand nous vous offrons le modèle,
Daignez, messieurs, pour cette bagatelle,
Comm' de coutum' vous montrer indulgens;
L'auteur eût voulu pour vous plaire,
Offrir un ouvrage parfait,
Qu' la volonté compte ici pour le fait,
Une autr'fois il tâch'ra d'mieux faire.

P R O P R I É T É.

JE déclare que je poursuivrai devant les tribunaux, tout entrepreneur ou directeur de spectacle, qui, au mépris de la propriété et des loix existantes, se permettra de faire représenter GEORGES ET GROS-JEAN, sans mon consentement formel et par écrit, ainsi que tout Imprimeur qui s'en permettroit une contre-façon.

A Paris, ce 25 Juin 1793.

Signé, LÉGER.

